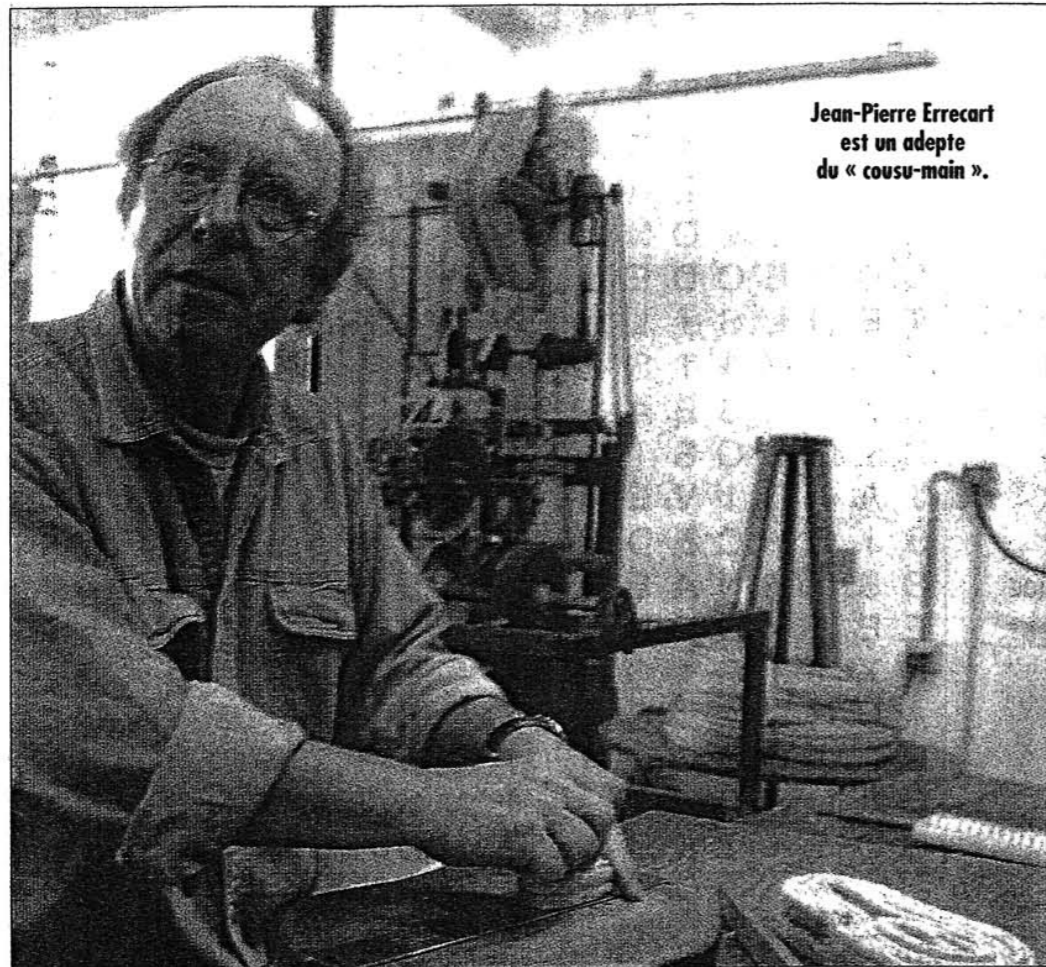
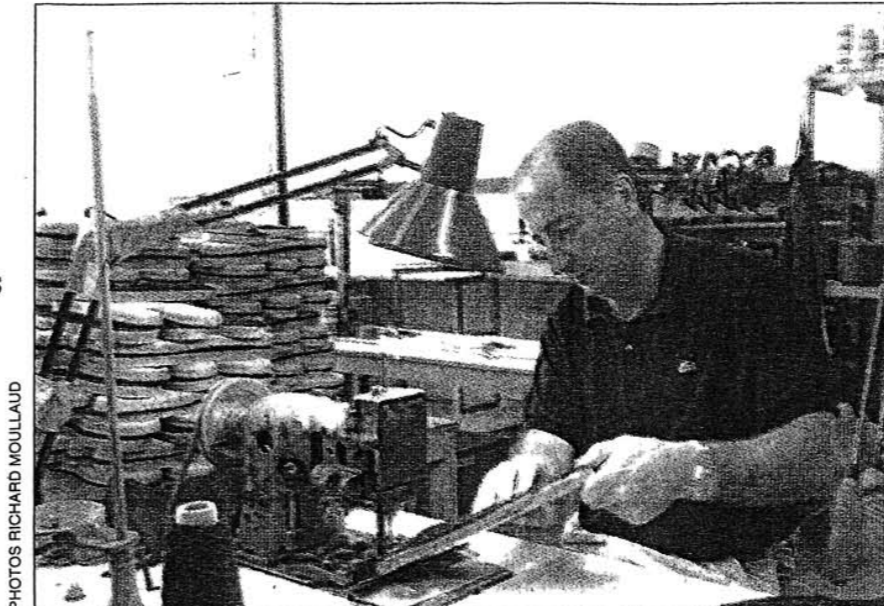


L'espadrille repart du bon pied



Jean-Pierre Errecart est un adepte du « cousu-main ».

A Mauléon, dans le Pays basque la fabrication traditionnelle des chaussures de corde et de toile se perpétue depuis 150 ans. Les derniers fabricants se sont associés pour affronter la concurrence étrangère en offrant une garantie de qualité à travers la marque Bigaya.



Francis Tauzin n'imagine même pas de délocaliser un jour sa production. Pour lui fabriquer des espadrilles basques c'est aussi contribuer à la survie économique de la région.

ON LA CROIT régulièrement ringarde, complètement passée de mode. On la retrouve chaque année dans les rayons des supermarchés et les étalages des boutiques spécialisées. On a beau la décliner en plusieurs dizaines de modèles et la montrer dans une gamme infinie de couleurs et de nuances, c'est toujours la vraie, la traditionnelle, blanche, noire ou bleue qu'on préfère. La raison de son succès ? Elle est pratique,

bon marché et dure le temps des vacances. Entrée de plain pied dans l'univers du temps libre et des loisirs, l'espadrille est la chaussure de l'été par excellence. Tout irait pour le mieux donc si nos fabricants français - que l'on trouvait autrefois d'un bout à l'autre des Pyrénées et qui sont concentrés désormais dans le Pays basque - n'avaient à affronter une rude concurrence étrangère et des délocalisations qui leur font encore plus de tort.

Presentant le danger, six d'entre eux se sont regroupés autour de l'association *Bigaya* qui non seulement tient aujourd'hui le haut du pavé de l'espadrille française mais a donné son nom à une marque collective de fabrique qui pourrait bientôt devenir un label.

Les tantes, les cousines les voisines

« A Mauléon et nulle part ailleurs », explique Francis Tauzin qui a suivi les pas de son père et qui travaille pour la grande distribution. « Il serait peut-être plus économique de faire fabriquer ailleurs mais vous voyez ici, dit-il en montrant l'atelier, il y a des tantes, des cousines ou tout simplement des voisines qui travaillent. Mes enfants vont dans la même école que les leurs. Vous imaginez si tout cela devait s'arrêter ? Je peux, bilan à l'appui, faire la preuve que l'on peut encore travailler et faire travailler tout en restant rentable. » Re-

prochant à certains d'avoir trop tiré sur la corde, il veut croire en *Bigaya* pour maintenir l'emploi au pays. (1)

Travail à façon

Bien sûr, la production n'est plus ce qu'elle était et le savoir-faire de plus en plus rare dans ce métier où le travail à façon domine. Jean-Pierre Errecart qui a passé le relais à sa fille mais ne peut s'empêcher de venir à l'atelier, le sait plus que tout autre. Janine est la seule ouvrière de l'entreprise, les autres restent à domicile. Sous la marque *Prodiso*, il est le seul à avoir pignon sur rue avec sa boutique installée sur la grande place de Mauléon. Contrairement à Francis Tauzin, il n'est pas distribué ailleurs. « Mais il y a de la place pour tout le monde, confie J. P. Errecart adepte du « cousu main ». Plus il y a de diversité et meilleur c'est. »

La tradition et le travail avec des stylistes

Dans ce domaine, il ne risque pas d'être contredit par Jean-Jacques Houyou, autre adhérent de l'association. Son entreprise, *Donquichosse*, est encore à part dans *Bigaya*. L'homme, est un créateur, un artiste pour qui l'espadrille traditionnelle représente certes, une part importante de son chiffre d'affaires mais lui permet surtout d'exercer ses talents dans un autre registre, celui des chaussures de marque. « Je travaille avec des stylistes qui m'apportent leurs modèles et leurs matières et me confient le soin de les réaliser. C'est une partie très intéressante de mon travail », dit-il en déambulant dans son atelier qui sent la colle et le cuir.

Que certains cherchent à se mettre au goût du jour en innovant sans cesse et d'autres continuent sur la lancée des anciens, l'essentiel pour ceux de *Bigaya* est de perpétuer une tradition ancrée à Mauléon et alentours depuis cent cinquante ans. Avec une exigence commune : se démarquer des articles d'importation en offrant une garantie d'origine et de qualité.

AGOSTINA HIVERT

1 - Depuis cinq ans, Mauléon, dans les Pyrénées-Atlantiques, organise tous les 15-Août, la fête de l'espadrille. Tout le village qui à cette époque reçoit de nombreux touristes, se retrouve sur la grande place. Les derniers fabricants de la région exposent leurs modèles et amènent leurs machines pour des démonstrations « à l'ancienne ».

En marche vers l'avenir

Si l'espadrille est indémodable, la marque *Pare Gabia* mise sur les nouvelles tendances du prêt-à-porter. A la table à dessin, une styliste formée à l'école de la chaussure de Romans. La production est bien loin de la bonne vieille « tatane » chère à nos souvenirs de vacances. Les couleurs explosent, les matières sont précieuses et les maisons de couture se laissent volontiers séduire.

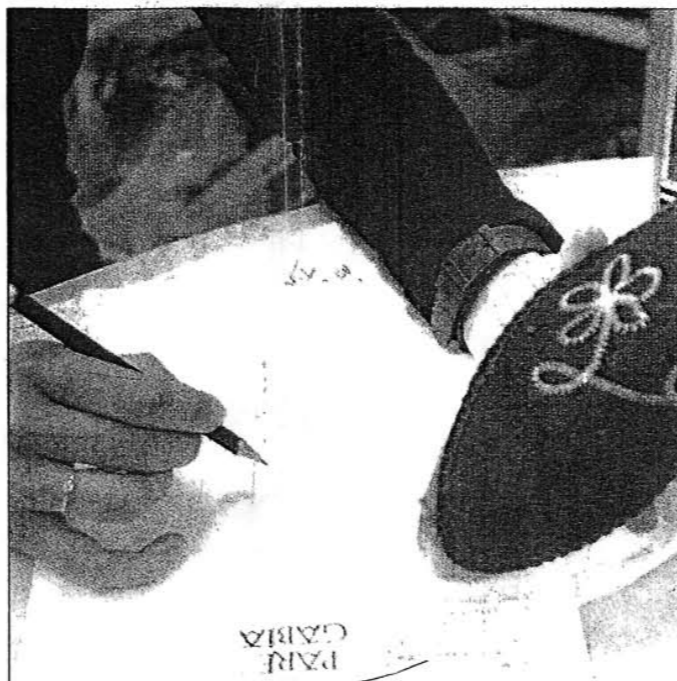
PARE GABIA est une marque qui fait un peu bande à part dans l'univers de l'espadrille. Normal : son nom veut dire « incomparable » en basque. Loin de l'influence mauléanaise, Joël Colin qui a racheté l'affaire en 2000 à l'héritier de la famille Corbun a pris une orientation différente : la sandale haut de gamme. Dans son usine installée à Sainte-Marie-de-Gosse, dans les Landes, il travaille avec une équipe qu'il a voulue à la mesure de ses ambitions et une pointure : Isabelle Varin, styliste tout droit sortie de l'école de la chaussure de Romans. « La Mecque de la chaussure, s'incline Joël Colin, admiratif. »

L'inspiration voyageuse

« En six ans, reconnaît-il, nous avons fait des progrès spectaculaires grâce à Isabelle qui a une sensibilité très particulière pour la mode. Avec Bernard Corbun, le fils du créateur, qui est resté dans l'entreprise, ils forment un excellent duo. Leur créativité nous a beaucoup aidé jusqu'ici. » Le directeur

Isabelle Varin aussi car elle n'a pas ménagé sa peine allant chercher son inspiration jusqu'en Afrique et en Asie. « Je compare les tissus, je m'inspire des motifs et des formes et les modèles surgissent dans ma tête, c'est toujours extraordinaire, s'enflamme-t-elle en montrant les bandes de toiles chamarrées qui serviront à ses créations demain.

Joël Colin a conscience de ne pas être dans les mêmes pas que ses voisins des Pyrénées et en tire quelque ombrage quand certains lui font remarquer qu'on est loin de la traditionnelle espadrille. « Notre point de départ est le même, explique-t-il en montrant les modèles exposés. « Il y a toujours la semelle en corde et l'assemblage est toujours le « cousu main » traditionnel. Mais nous avons aussi compris qu'il fallait évoluer dans un créneau qui ne demande qu'à se développer ». Se développer, oui, à condition que les créateurs de mode suivent. Heureusement, *Pare Gabia* a pour le moment le vent en poupe et ses sandales sont distribuées par les plus grandes marques de prêt



Isabelle Varin de l'école



Reine de l'été l'espadrille peut se chausser en toute saison. Isabelle Varin a dessiné ce modèle pour une collection hiver.